Bon anniversaire, Ariake ! (Japon)

Il est vrai que le Japon est un printemps éternel. Je me fais mentalement cette réflexion en parcourant les allées du jardin impérial de Shinjuku. Le son cristallin de la cascade me ramène aux origines du monde. Des parfums subtiles se succèdent au fur et à mesure de mon errance. Je déambule parmi une foule hétéroclite, des touristes pour la plupart. Je suis intriguée de croiser plusieurs fois une vieille femme sur mon chemin. On dirait qu'elle me suit. Notre rencontre n'est peut-être pas vraiment fortuite.

Je profite d'une halte sur un banc pour la détailler. Elle est terriblement menue et marche à l'aide d'une canne. Ses cheveux épais sont d'une blancheur inouïe. Elle paraît s'intéresser à tout. Ses yeux semblent sourire en permanence. De plus près (j'ai franchement honte de l'examiner de la sorte), son visage qui me paraît ridé n'est en fait qu'un demi-visage. Il faut la regarder du côté droit. A gauche, c'est un tissu de chair brune, une peau lacérée, brûlée peut-être. Mon imagination d'écrivain pourrait lui inventer sa vie. Elle est certainement rescapée d'un terrible accident. A-t-elle échappé aux flammes ? Je suppute, j'envisage, je rêve...

Pour goûter pleinement aux fragrances vanillées, je ferme les yeux. Bercée par ces exhalaisons, je me laisse aller. Des rires d'enfants me sortent de la torpeur. Je marche sans me presser et prends quelques photos de ce lieu idyllique. Le trop traditionnel pont japonais, les branches alourdies des cerisiers, l'eau qui dévale les dalles usées. Et, stupeur ! À quelques pas devant moi, la mystérieuse dame se retourne. Elle me sourit. On dirait qu'elle vient vers moi. Je ne la connais pas, je ne parle pas sa langue. Mais alors, qu'est-ce qui me pousse inexorablement vers elle ? De très près, j'entends son souffle. Elle a du mal à respirer. Elle me fait un signe de la main. Nous allons nous asseoir à proximité d'une bamboueraie. À mon grand étonnement, elle s'exprime dans ma langue maternelle :

- Vous êtes Française, mademoiselle ?
- Comment l'avez-vous deviné ?
- J'ai l'habitude de venir souvent, ici. Vous, les Européens, je vous reconnais de loin.

Elle me sourit joliment. J'évite de me pencher vers son côté gauche. Je ne saurais l'expliquer, mais ce petit bout de bonne femme m'émeut. La fente de son regard lui donne une impression de mystère. Elle prend souvent appui sur le pommeau de sa canne. Ses vêtements sont raffinés pour une femme de son âge. Que j'estime approximativement à quatre-vingts ans.

- Je sais qui vous êtes. Votre photo circule dans tout Tokyo. Un écrivain de votre trempe est à même de m'aider.

- Vous me flattez, madame ! En quoi puis-je vous aider ?
- À rédiger mes mémoires.

Avant mon refus poli, elle sort de son sac une liasse de photos et un carnet vert. Elle me les pose sur les genoux. Toujours affable, elle rajoute en me serrant les mains :

- Je m'appelle Ariake Osigawa. J'ai quatre-vingt-cinq ans. Il me reste tellement peu de temps avant de partir ! Toute ma vie est entre vos mains. Je suis sûre que vous ferez bon usage de ces reliques. Nulle autre que vous ne saura mieux parler de mon passé.

Elle conclut par quelques mots notre étrange conversation. Puis, avant de me quitter, elle me confie :

- Connaissez-vous la signification d'Ariake ?
- Non.
- « Celle qui possède la lumière ». Vous comprendrez plus tard comment ce prénom m'a sauvé la vie.

La vieille dame se penche et m'embrasse. Le contact de sa peau meurtrie me donne la chair de poule. Elle disparaît au bout de l'allée, appuyée sur sa canne. Je glisse son précieux trésor au fond de mon sac à dos. Je passe des heures dans ce délicieux jardin, loin du tumulte de la mégapole. On en oublierait presque les gratte-ciel qui cernent ce havre de paix. Quand je pénètre dans le hall de l'hôtel, j'ai déjà oublié la silhouette de cette nipponne venue d'un autre âge.

Je me réveille le lendemain, prête à entamer une trépidante séance de promotion. Mon attachée de presse doit venir me chercher vers dix heures. Comme il est tôt, je fouille dans mon sac. Le paquet de photos de l'inconnue de Shinjuku (j'ai déjà le titre en tête pour mon prochain ouvrage) glisse sur le curieux carnet. J'ouvre ce dernier, déçue. Il est écrit en japonais. Fort d'une cinquantaine de pages, le papier est, par endroits, endommagé. Pour l'exploiter, je vais devoir le faire traduire. Alors, je regarde les photos. D'anciens clichés en noir en blanc. Non, plutôt sépias. Au dos, toujours la même calligraphie asiatique. Sur la première, c'est une famille posant devant une maison en bois. Un couple et deux enfants, un petit garçon, une fillette plus âgée. J'en déduis qu'il s'agit du frère et de sa grande sœur. Mais qui sont-ils en réalité ? J'observe à la loupe leurs traits, cherchant une ressemblance avec la vieille dame du jardin. Rien. Le mystère s'épaissit.

Cela fait maintenant trois jours que mon staff littéraire travaille sans relâche. L'enquête avance. Puisqu'il faut bien appeler enquête le dé-tricotage de l'affaire en cours. Ma première supposition était la bonne. Sur les images prises avant 1945, la famille Osigawa coulait des jours paisibles dans une banlieue de Nagasaki. Je décide alors de déposer mes bagages à Tokyo, durablement. Je ne suis pas retournée au jardin impérial. Je rédige, en tête-à-tête avec mon ordinateur. Un flot intarissable de mots jaillit spontanément, presque à mon insu. « Cela ressemble fort à de l'écriture automatique », me convainc mon attachée de presse...

« Demain, ce sera mon anniversaire, je suis née le 9 août 1930 à Omura. Mes parents travaillent à Nagasaki. Aujourd'hui, je garde mon petit frère, Fukuo. Il a cinq ans de moins que moi. J'ai décidé d'écrire mon journal, enfin...je note chaque jour le déroulement de notre vie. »

Pas facile pour moi, l'écrivain, de « piocher » dans les souvenirs d'une autre. Je suis obligée de tenir compte de la chronologie quotidienne des événements. Je ne peux ni ne veux travestir la réalité. Reprenons :

« C'est la veille du grand jour. Je connais à l'avance mon cadeau. Ils ont économisé longtemps pour ce voyage. Mes parents, Fukuo et moi allons à la capitale. Il y a, paraît-il, un jardin qui ressemble au paradis sur la terre, Shinjuku Gyoen. On espère, malgré la guerre, que nous pourrons y aller.

Il s'est passé quelque chose de terrible il y a deux jours. Je ne sais pas ce que c'est. Maman, Papa ne nous ont rien dit. Depuis, ils sont très tristes ! Ils parlent à voix basse. Moi, je ne veux pas croire à la guerre. Ici, il fait un temps délicieux. Cela fait plusieurs jours qu'un ciel bleu d'une pureté incroyable illumine notre terrasse. D'ailleurs, c'est de là que j'écris tout en surveillant mon frère. On porte un short tous les deux. Un short et des tongs neuves. Fukuo est sage, il joue avec ses voitures. Il me sourit. Demain, j'aurai quinze ans, je ferai partie des grands. »

Je décide de faire une pause dans mon écriture. Le sujet est tellement vaste ! Et douloureux. Dehors, il bruine. Je jette un imperméable sur mes épaules et pars, comme aimantée, vers le jardin impérial. Je gare ma voiture sur le parking à proximité de la Porte d'Okido. Ces temps de flâneries me sont indispensables. J'ai l'impression de me nettoyer le cerveau. J'erre dans les allées, sans doute avec le désir secret d'y rencontrer Ariake. Mais elle est introuvable. Comme si elle n'avait jamais existé...

« Fukuo vient me trouver dans ma chambre, apeuré. Moi, je n'ai rien entendu, je dormais profondément. Nos parents bougent dans la maison. À mon avis, ils préparent le voyage pour Tokyo. Je suis sereine.

Mais, avant huit heures, l'alerte retentit. Nous courrons tous les quatre aux abris. Papa préfère différer notre périple. Bien sûr, je suis déçue. Mais je comprends. Une demi-heure plus tard, nous regagnons la maison en compagnie des voisins. Inquiet, papa lève les yeux. On n'entend plus le bourdonnement des avions. Le ciel charrie de lourds nuages. La pluie n'est peut-être pas loin. « Ce sont des avions de reconnaissance, rien de plus. » J'aide les miens à décharger la voiture, amère. Maman prépare une surprise pour midi. Quinze ans, je ne suis plus une enfant. Pas encore une adulte. J'entre dans un monde de transition.

A onze heures, je descends au sous-sol chercher une caisse de jouets pour mon frère. Il ne veut pas m'accompagner, la cave représente une vraie terreur pour lui. L'étagère en face de moi se met à osciller. Ça y est, encore un tremblement de terre ! Comme nous l'avons tant de fois répété à l'école, je me glisse sous une vieille table. Un éclair fulgurant zèbre le soupirail. Suivi immédiatement par une explosion lointaine. Je pense que la ville a dû être bombardée. Je n'ose pas quitter ma cachette. Que font mes parents à l'étage ? Et Fukuo ? Juste après, une rafale de chaleur balaie la cave. Tout vole en éclats autour de moi, on dirait que les murs fondent. Je me crois plongée dans la bouche d'un dragon. Au moment où le bruit de l'extérieur va me rendre sourde, je pose mes mains sur mes oreilles. Je ferme les yeux très fort. La terreur est telle que je crois avoir perdu conscience. »

Il y a deux jours que j'écris sans relâche. Je m'identifie à la jeune Ariake. C'est la première fois qu'un de mes personnages a autant d'emprise sur ma vie. J'oublie de me nourrir, je dors à peine trois heures par nuit. Je ne quitte plus ma chambre d'hôtel. Mon entourage est inquiet pour ma santé. Moi, je sais que tout va bien. Mais, je veux mettre un point final à mon récit avant mon retour en France. Deux clichés, passablement défraîchis, me hantent. Il s'agit des jours « d'après ».

« J'ai dû rester sous la table un jour ou deux. Je l'ignore. Au-dessus de ma tête, je vois un bout de ciel. La maison ? J'entends toujours des détonations lointaines, de lourds craquements. Parfois, un pan de mur s'effondre dans un fracas terrible. Une tonne de poussière m'envahit. Je dois sortir pour retrouver ma famille. Je me lève, fatiguée, mais sans une égratignure. Il n'y a plus d'escalier. Je suis au milieu du chaos, prisonnière de l'abri qui m'a sauvé la vie. J'appelle, personne ! Je hausse le ton, j'ai des trémolos dans la voix. Je crie. Je hurle. On dirait que je suis seule au monde. Après plusieurs heures, je sors de mon trou. Où suis-je ? Je ne reconnais plus rien. Notre rue, les maisons voisines. J'avance machinalement au milieu des ruines fumantes. Un gigantesque incendie ravage le grand magasin. Enfin, je croise un habitant, hagard. Il ne me voit pas, je crois qu'il est aveugle. Par deux fois, je glisse sur des cadavres. C'est horrible ! C'est ça, Nagasaki a dû être bombardée. Je hais la guerre ! Je hais les Américains !

Alors que j'erre dans le quartier, une poutre enflammée s'abat sur moi. Instinctivement, je lève les bras pour me protéger. Je tombe en contrebas, dans un cratère. Horrifiée, je sens ma peau brûler. C'est fini. J'ignore si je perds connaissance ou si c'est la mort qui vient me chercher ! »

Ce soir, j'ai terminé le livre. Épuisée ! Le témoignage poignant de la petite Ariake a bouleversé mon séjour à Tokyo. Je venais y faire la promotion de mon septième roman. J'en repartirai, certes avec la promesse d'un futur ouvrage, mais profondément meurtrie. Je reviendrai au jardin impérial demain. Je n'ai pas terminé ma mission. J'espère y retrouver la rescapée. Je lirai dans son regard innocent la fin des siens que je n'ai pas eu le courage de tuer une seconde fois. Je prendrai ses mains dans les miennes. Pour y puiser la force qu'elle a eu dans les jours qui suivirent le bombardement. Adolescente, dont le dernier anniversaire a été celui de ses quatorze ans. Ariake, malgré son âge avancé, restera toujours jeune. Par pudeur, j'éviterai de lui demander ce qu'a été le reste de sa vie. Comment elle a puisé l'énergie pour traverser l'épouvante et venir témoigner des horreurs de la guerre.

Oui, elle a raison. Ariake, celle qui possède la lumière. Elle a éclairé ma vision du monde. Demain, au détour d'une allée, j'irai vers elle. Elle m'attend, n'est-ce pas ? Et quand je l'embrasserai, comme la petite-fille qu'elle n'a jamais eue, je n'aurai plus peur. Peur des stigmates encore vifs sur sa peau. Ce baiser sera un baume de paix. J'ai changé le titre du livre. « L'inconnue de Shinjuku » est devenu tout simplement « Bon anniversaire, Ariake ! »

Martine Janicot Demaison ©